

H-France Review Vol. 17 (October 2017), No. 188

Rosalie JULLIEN, « *Les affaires d'Etat sont mes affaires de cœur* ». *Lettres de Rosalie Jullien, une femme dans la Révolution, 1775-1810*. Présentées par Annie Duprat, Paris, Belin, 2016, 557 pages illustrées. ISBN : 978-2701198934

Review by Nicole Pellegrin, Institut d'histoire moderne et contemporaine, Paris

Un extraordinaire ensemble de lettres vient d'être ré-exhumé, transcrit, publié et commenté par Annie Duprat et une équipe d'historiens bénévoles drômois : il s'agit de la correspondance, riche d'environ un millier de missives de belle longueur, envoyées entre 1775 et 1810 par une femme, Rosalie Jullien, née Corlay (1745-1824), à plusieurs destinataires et principalement à deux personnes : son mari, le conventionnel Marc-Antoine Jullien de la Drôme (1744-1821), et leur fils, le jeune envoyé en mission et futur pédagogue, Marc-Antoine Jullien, dit Jullien fils ou Jullien de Paris (1775-1848).

Tendrement aimés mais ici silencieux (leurs réponses n'ont pas ou peu été conservées, semble-t-il), ces deux correspondants sont des acteurs politiques de premier plan. Liés l'un et l'autre - mais différemment - au clan montagnard, ils ont des activités qui les éloignent souvent de la capitale, poussant Rosalie à prendre la plume pour leur conter, chacun à leur tour et plusieurs fois par semaine, « affaires d'Etat » et « affaires de cœur », les unes et les autres étant inextricablement mêlées (comme l'indique le joli titre donné à l'ouvrage). L'affectif et le politique, le local et l'universel, se mêlent donc sans cesse dans des lettres, toujours riches d'informations et écrites à un rythme incessant : celui-ci est généralement bi-hebdomadaire, mais il est parfois journalier, voire bi-journalier quand l'épistolière reprend la plume au cœur de la nuit et de nouveau au petit matin (lettres de l'été 1792, notamment).

Conjuguant de brefs éléments de la vie familiale et de prolixes récits de type journalistique, ces lettres sont l'expression d'un véritable « commerce des esprits », infra-familial, et cette conversation argumentée n'est interrompue que par les retours au foyer du père et/ou du fils. C'est d'ailleurs cette temporalité de l'absence (voyages en province, à l'étranger ou aux armées de l'un ou l'autre des protagonistes ; emprisonnement, puis clandestinité temporaire pour le fils aîné) qui expliquerait le silence, plus ou moins complet, dont souffrent certains événements comme la prise de la Bastille, les journées de Prairial ou le 18 Brumaire. C'est aussi le sentiment d'urgence d'un manque à combler (affectif et informatif) qui donne tant d'élan à la prose de cette observatrice avertie. Elle est si passionnée par la chose publique et le désir d'être utile à ses proches, qu'elle s'érige modestement, croit-elle, en chroniqueuse de presse : savante politologue, elle cherche cependant à garder à son écriture l'apparence anodine de la lettre familière. Il est difficile du même coup de donner un statut pertinent à ces missives, tout à la fois privées et publiques, et dont certaines ont peut-être été en partie conçues pour une éventuelle publication (14 avril 1790 ou 16 septembre 1793). C'est un des points les plus intéressants de cette ambitieuse correspondance où les lettres les plus longues semblent les plus pauvres en notations d'ordre familial.

Il faudrait d'ailleurs interroger de manière plus approfondie cette triple volonté d'informer, d'encourager et de conseiller ses proches qui donne sa légitimité à la « prise de parole » de Rosalie. Si cette volonté

permet, au nom de l'utilité, de maintenir et, sans doute, de renforcer des liens temporairement distendus, elle révèle plus encore les facettes, moins socialement avouables, d'une personnalité à l'exceptionnelle autorité : d'une part, l'épistolière concrétise, par la plume, une vocation inassouvie de journaliste et de mentor politique ; d'autre part, elle déclare son désir latent d'une revanche (d'ordre féministe ?) qui passerait par l'éventuel assujettissement idéologique d'un fils admiré mais trop téméraire. La « tendre maman » ne cesse de se vouloir la « Minerve » d'un Télémaque récalcitrant (13 avril 1794). Cette correspondance a donc des résonances tant psychologiques que littéraires qui rivalisent en intérêt avec les données que fournit le simple narré des événements de la période. Contrairement à ce qu'affirme peut-être trop rapidement la préfacière (p. 14-17), les lettres de Rosalie – prolixes, abondantes mais ici tronquées (on y reviendra) – touchent très précisément à la question des relations de genre en temps de Révolution et, dès lors, leur édition pose des problèmes méthodologiques, à mes yeux, capitaux car ils révèlent nos embarras face à l'usage – historien – de textes d'ordre personnel.

Sans doute faut-il aussi remarquer que la passion « écrivassière » de l'épistolière ne fait pas de celle-ci une actrice du changement révolutionnaire. C'est là un des nombreux points, faussement paradoxaux, que soulèvent et la personnalité de Rosalie Jullien et la situation faite plus généralement aux femmes les plus entreprenantes et les plus engagées de ce temps. Quelque peu négligées dans cette publication, les interlocutrices, voisines, parentes ou compagnes de l'épistolière mériteraient d'ailleurs attention car leur attitude ne semble n'avoir rien de passif. Qu'elles soient parisiennes ou habitantes de la Drôme, elles inter-réagissent entre elles à propos de tous les grands événements. La Révolution a élargi, ne l'oublions pas, le champ des possibles pour les femmes, mais elle n'a pas eu à « briser » une révolte encore informulable par le plus grand nombre (Jean-Clément Martin). Du coup l'épistolière et sans doute son entourage sont obligés de penser tous leurs actes en termes de genre. Une lecture fine révèle le différencialisme, alors traditionnel, de la citoyenne Jullien : elle aime insister sur « le tact et la finesse de [son] sexe » et « le franc parler des femmes » (lettres du 5 août ou 24 octobre 1792), mais elle revendique aussi une « virilité » explicite : « je suis comme un garde national qui a eu son chapeau percé d'une balle, deux de ses amis tués à ses côtés et qui n'y a pas plus pensé que si de rien n'était » (15 août 1792). Chez Rosalie, il n'y a pas de « nous les femmes » sauf quand il s'agit, afin de faire libérer son fils, de s'adresser « en mère » à une autre « mère », la citoyenne Tallien (18 août 1795) ou de noter que les femmes sont « bornées dans leur sphère » (16 février 1797). Plus souvent, les lettres révèlent un « je », prudent, de simple témoin et plus encore un « nous la famille », tacite et cependant omniprésent. Quant à l'avènement d'un « nous/eux le peuple », il implique – dit-elle – « une parfaite abnégation du moi » (4 août et 16 septembre 1793).

L'épistolière, femme de grande culture et d'une curiosité insatiable, personnage romanesque aussi (voir les débuts amoureux de la jeune femme), reste attachante jusqu'aux dernières lettres quand se multiplient les soucis domestiques : santé défaillante, frasques matrimoniales du fils aîné. Même alors, elle nous offre un témoignage incomparable par son acuité et sa persévérance, puisque ses épîtres continuent à avoir la même intensité, sinon la même longueur, de 1775 à 1810. Son point de vue est bien sûr avant tout parisien car Rosalie séjourne dans la capitale, de façon presque continue, tout au long de cette période riche de bouleversements inouïs, violents, répétitifs, mais où les provinces n'auraient « que les roses de la Révolution » (24 octobre 1792). Ainsi « la Vendée » présente dans nombre de missives est, pour elle, malgré tout, un sujet périphérique malgré sa peur des guerres civiles ou de religion et c'est l'occasion d'exprimer sa compassion pour les massacrés du Bocage (16 septembre 1793), comme elle le fera plus tard à l'égard des victimes méridionales des deux camps, des prisonniers de guerre ou des esclaves (mai 1800). « Les troubles du Midi sont à moitié apaisés, mais il y a du sang répandu et cela me perce le cœur » (4 août 1793).

Fait notable, Rosalie ne se contente pas de narrer, « en femme », des événements d'ordre local ou familial (le propre des « lettres familières » de ce temps) et elle néglige le récit des faits-divers, des phénomènes de modes et même, souvent, des problèmes d'approvisionnement, tous éléments qui forment la trame de nombreux écrits personnels féminins (seules quelques phrases sur la disette ou le

maximum rappellent les fonctions nourricières prêtées aux femmes). Ne se posant guère la question de sa propre légitimité, elle n'a pas besoin de s'abriter, comme tant d'autres, sous les affèteries habituelles de la modestie féminine. Ce qu'elle décrit et commente avant tout et sans timidité, c'est une succession de cyclones politiques, « un choc des passions » (4 août 1793) dont l'ampleur et les effets requièrent toute son attention et mobilisent toutes ses forces physiques et mentales. Car si elle court les tribunes des assemblées (« le Sénat ») et des clubs, elle lit aussi chaque jour avec soin placards, « feuilles » et gazettes (leur nombre et leur variété ne manquent pas d'étonner). De plus, elle questionne de tous côtés des amis et des anonymes et elle s'enquiert des rumeurs autant que des faits constatés (en personne ou par le biais d'une servante-amie). Elle n'hésite pas d'ailleurs à corriger ses premiers jugements s'ils s'avèrent erronés (janvier-février 1794). Et la multiplicité de ses sources d'information, constamment réactivées, explique son assiduité dans l'acte d'écrire. Informée, elle informe avec une célérité qui tient sans doute à un réseau de relais, postaux ou autres, qui permettent l'acheminement rapide de ses lettres, mais dont presque rien n'est dit sauf quand le courrier risque d'être surveillé (24 février 1794).

Plus remarquable encore que son rôle de porte-voix de « l'esprit public », celui d'analyste qu'elle se donne ne peut qu'émerveiller. En effet elle prend position sur toutes les questions majeures du moment et elle prodigue inlassablement à ses correspondants des réflexions, des mises en garde et des conseils variés d'ordre moral et tactique, sur lesquels se greffent des démonstrations d'une affection soutenue et inquiète, le tout selon un dosage qui mériterait attention mais que les coupures infligées au texte ne permettent pas toujours de saisir. On a donc définitivement compris que cette publication est d'une richesse inouïe. On a compris aussi que la méthode d'édition choisie pour restituer cette masse documentaire mérite presque autant d'attention que son contenu proliférant et les modes d'énonciation mis en œuvre par l'épistolière, deux objets qui régaleront les spécialistes des faits révolutionnaires et de leur vécu, mais qui plairont tout autant aux amateurs de littérature épistolaire et d'écrits personnels en tous genres. Une femme du XVIII<sup>e</sup> siècle, méconnue jusqu'ici, privée de tout rôle public et donc sans légitimité officielle comme toutes ses consœurs, cherche, au quotidien, à élucider les mécanismes d'une Révolution désirée mais parfois affolante, et cela par l'intermédiaire d'une correspondance-fléuve. Comment ne pas s'émerveiller de la personnalité de l'épistolière et du statut – égalitaire – qu'elle se donne et qui semble lui être reconnu au sein de sa famille ? Comment ne pas s'étonner aussi d'une édition tronquée qui ne permet pas de saisir l'intégralité d'un corpus si riche en données factuelles, en préconisations idéologiques et en affects divers ?

Faute de pouvoir rendre compte de tout ce qu'apporte cette publication des lettres de Rosalie Jullien, j'insisterai donc, pour finir, sur quelques regrets d'ordre formel imputables aux pratiques quelque peu paresseuses des éditeurs contemporains de textes anciens.

Rappelons tout d'abord que l'épistolière, femme de l'ombre en apparence, n'est pas une inconnue de l'historiographie révolutionnaire. Une partie des lettres de Rosalie avait déjà été publiée par son arrière petit-fils, Edouard Lockroy, sous le titre, trompeur mais révélateur, de *Journal d'une bourgeoise pendant la Révolution, 1791-1793* [1], car ce premier éditeur y avait lu ou voulu lire une sorte de chronique et non un véritable échange intellectuel entre proches. La parentèle de Rosalie et son écriture ont fait l'objet d'études sérieuses par Eugenio Di Rienzo, Pierre de Vargas, Lindsay Parker, Marie-Louise Hustache, etc., et son nom figure dans tous les travaux qui, cherchant à évoquer le faible activisme « politique » (au sens étroit de cet adjectif) déployé par les femmes, soulignent l'ampleur des débats et des écrits qu'elles suscitent ou formulent à la même époque [2]. Il importe donc, pour mieux connaître ces écrivaines (il en serait de même pour leurs confrères), de disposer d'éditions critiques non expurgées (contrairement au tri opéré par Lockroy), c'est-à-dire d'éditions complètes et dûment annotées qui permettraient d'analyser en profondeur la forme autant que le fond des écrits de son ancêtre. Jusqu'à quand Robespierre sert d'idole à celle-ci et à son fils ? Jusqu'à quand surgissent dans le texte des lettres les habituelles rodomontades rhétoriques à l'antique où « la droiture en toges romaines qui, avec le porter mâle de l'éloquence, tonnent la vérité » (19 juin 1792), la pousse à s'exclamer le 1<sup>er</sup> janvier 1794 que « les Drômois sont des Romains » mais que les Brutus-poupons portent des noms ridicules (13 avril 1794) ?

Jusqu'à quand perdurent ou alternent les citations tirées de Racine, de Tacite ou de Sénèque ? L'après-Thermidor fait affleurer soudainement le souvenir de ce philosophe et Rosalie multiplie les mots soulignés comme autant de cris que voient disparaître les lettres de la dernière période.

Quant au côté matériel de l'édition du recueil, deux points principaux sont à noter : d'une part, l'intelligence et la clarté de la présentation moderne du texte et, d'autre part, les regrets que suscite le refus de l'exhaustivité et donc d'une restitution savante de cette correspondance, car elle méritait d'être dotée d'un appareil critique bien plus développé.

Certes, en l'état, le livre est gros, mais il est très lisible grâce à un choix typographique aéré, grâce surtout à une structuration qui, à l'issue d'une précieuse introduction générale fournie par Annie Duprat, fait alterner quatre ensembles de lettres regroupées chronologiquement et lestées non seulement de notes en bas de page mais aussi d'éclairantes sous-introductions qui, période par période, précisent situations familiales et bouleversements politiques. La richesse informative de cet appareil critique et, plus encore, des lettres qu'elles éclairent est telle que l'élimination d'une partie de la correspondance et les coupures au sein de certaines lettres suscitent regret et incompréhension.

Pourquoi ne pas avoir tout restitué (un travail sans doute réalisé par l'équipe des découvreurs-transcripteurs initiaux) ? Pourquoi ne pas avoir publié la totalité du corpus et de chacune des lettres ? Le bénévolat généreux, si répandu et si mal reconnu par les « professionnels », des obscur-e-s amateur-e-s d'histoire rendait sans doute possible une édition complète. En effet, la plupart des missives disponibles, déposées, sous forme originale ou non, aux Archives nationales à Paris et aux Archives communales de Romans, a pu être transcrite, dans le cadre de l'Université populaire de cette ville, par « La Société des Amis de Rosalie et Marc-Antoine Jullien ». Seule une édition exhaustive permettrait de rendre compte du « poids » de ces lettres et de traiter finement chacune d'entre elles, car les interventions – d'ailleurs non justifiées – de l'équipe éditoriale empêchent toute quantification des rythmes d'écriture et des qualités des correspondant-e-s, non plus que des styles, des thématiques, de la syntaxe et de l'orthographe, etc. Il est donc impossible, dans l'état du texte, de sortir de l'approximatif dans ces domaines comme dans celui du vocabulaire et des référents littéraires et de leurs variations temporelles ou géographiques. À qui écrit-on quoi, quand et comment ? Quelle rhétorique est, temporairement ou durablement, à l'œuvre quand manque une partie des paragraphes de certaines lettres et notamment l'exorde et la conclusion. Ces passages, certes souvent convenus et répétitifs, donnent *le la* de tout échange épistolaire et lui impulsent un style original : ici, une alternance de « naturel » à la manière de Sévigné (thèmes en « désordre » et rejet des transitions) et de formules emphatiques ou sentencieuses qui, bourrées d'apostrophes et d'exclamations, seraient alors propres aux sectateurs républicains.

Une question, plus mineure, vient à l'esprit. Pourquoi ne nous avoir offert que deux reproductions (de médiocre qualité) d'une même lettre, par ailleurs hors corpus (lettre à madame Nugues du 27 septembre 1783), alors qu'il serait si important de juger *de visu* de la matérialité physique des missives de Rosalie et de sa graphie, peut-être mouvante et vraisemblablement spécifique ? Types de papier utilisés, cachets, adresses et titres des correspondant-e-s, formes de mises en page, cacographies, ratures, ont sans doute évolué dans le temps et révéleraient à même la page la vaste culture de Rosalie, son alphabétisation poussée, son auto-apprentissage accéléré du contexte politique, sa conscience grandissante de ses compétences, toutes choses que la pratique épistolaire peut favoriser. Donner à voir (et pas seulement à lire) quelques exemplaires de lettres permettrait aussi de saisir immédiatement / littéralement / [pour éviter la répétition] d'éventuels moments de crise quand l'orthographe bafouille et que les lignes se resserrent.

Une dernière interrogation est suggérée par le précieux index qui figure en fin de volume. Pourquoi n'est-il pas complet ? Si l'oubli de personnages-clés comme Corday, Patoche ou Sonthonax est vraisemblablement fortuit, le choix d'occulter toutes les références littéraires dont Rosalie ponctue ses pages, paraît regrettable. Le panthéon de Rosalie est riche d'écrivains et de héros de l'Antiquité

(Cicéron, Démosthène, Horace, Platon, Tacite), mais il compte aussi des personnages comme les deux Rousseau, La Fontaine, Racine et, bien sûr, Mme de Sévigné.

## NOTES

[1] Édouard Lockroy, *Journal d'une bourgeoise pendant la Révolution, 1791-1793* (Paris, Calmann-Lévy, 1881)

[2] Eugenio di Rienzo, *Marc-Antoine Jullien de Paris (1789-1848) : una biografia politica* (Napoli : Guida, 1999) ; Pierre de Vargas, « L'éducation du 'petit Jullien,' agent de Comité de Salut public » *L'enfant, la famille et la Révolution française*, Marie-Françoise Lévy, ed. (Paris : Orban, 1990), 219039 ; Lindsay A.H. Parker, *Writing the Revolution : A French Woman's History in Letters* (Oxford : Oxford University Press, 2013) ; Marie-Louise Hustache, « Une Sévigné chez les Jacobins : Rosalie Julien, » Thèse de maîtrise, Université de Lumière de Lyon 2, 1989.

Nicole Pellegrin

Institut d'histoire moderne et contemporaine

[nicole.pellegrin@wanadoo.fr](mailto:nicole.pellegrin@wanadoo.fr)

Copyright © 2017 by the Society for French Historical Studies, all rights reserved. The Society for French Historical Studies permits the electronic distribution of individual reviews for nonprofit educational purposes, provided that full and accurate credit is given to the author, the date of publication, and the location of the review on the H-France website. The Society for French Historical Studies reserves the right to withdraw the license for edistribution/republication of individual reviews at any time and for any specific case. Neither bulk redistribution/republication in electronic form of more than five percent of the contents of H-France Review nor re-publication of any amount in print form will be permitted without permission. For any other proposed uses, contact the Editor-in-Chief of H-France. The views posted on H-France Review are not necessarily the views of the Society for French Historical Studies.

ISSN 1553-9172